

JEAN-BAPTISTE DOUVILLE, NATURALISTE CALOMNIÉ OU IMPOSTEUR DÉMASQUÉ?

PIERRE VERGER

Jean-Baptiste Douville était, suivant les indications données par lui dans un de ses ouvrages ⁽¹⁾, né à Hambye, gros bourg dans l'arrondissement de Coutance et du Département de la Manche, le 15 février 1794. Son père Jean-Michel Douville était marchand de fil et avait les plus considérables blanchisseries des environs. Sa mère, Anne-Marguerite Houssain, tenait à la famille d'Outresoul qui appartenait à la noblesse du pays. Son père qui n'aimait pas les changements politiques amenés par la Révolution, donna refuge à un certain nombre de prêtres et de nobles dans sa maison. Dénoncé, il prit la fuite, mais la mère de Jean-Baptiste alors enceinte de lui, fut jetée en prison, puis relâchée en raison de son état. Lorsque la Terreur eut cessé, le père rentra dans ses foyers et la famille commença à connaître à nouveau quelque tranquillité.

“Le jeune Jean-Baptiste fut envoyé faire ses études à Rennes en Bretagne, où, écrivait-il, il avait toujours joui de l'estime de ses professeurs et de l'amitié de ses camarades, amitié qui était quelquefois interrompue et remplacée par la jalousie lorsque des succès couronnaient ses travaux.

“Dès son plus jeune âge il eut un goût décidé pour les voyages et il dévorait toutes les relations de voyageurs qu'il pouvait se procurer.

“Ses études terminées le hasard lui procurait inopinément le moyen de suivre son penchant. Un parent très riche le nommait son légataire universel. Il commençait à voyager en Europe et en Amérique du Sud. Plus tard il allait par mer en Asie, parcourait une partie de l'Inde et du Cachemir et revenait par le Khorassan et la Perse à Trébizonde où il s'embarquait pour Gènes. Il passait la fin de 1824 et 1825 en Italie et en Allemagne.

“De retour à Paris en 1826, il se fit recevoir membre de la Société de Géographie”, mais ne donnait pas que l'on sache de compte rendu des observations recueillies au cours de ces voyages.

Les détails au sujet de cette glorieuse façon de vivre nous sont révélés par Douville dans un livre intitulé “30 mois de ma vie...” dont nous reparlerons plus loin. Une autre version des temps de sa jeunesse, sans doute un peu romancée, nous est donnée également par lui dans

(1) Douville' (III), p. 18.

certaines papiers conservés aux archives de la Société de Géographie de Paris (2) .

“Il serait né comme dans le récit précédent le 15 février 1794 à une malheureuse époque où ses parents, ruinés par la Révolution, abandonnèrent leur province pour se retirer dans une autre où ils n'étaient pas connus. Le curé de son village le prit en amitié dès sa plus tendre enfance. Il allait vers cinq heures du matin lui répondre la messe et aussitôt que l'âge le lui permit, il lui donnait les premiers rudiments de la langue latine, le tout accompagné de quelques coups de corde sur le derrière les jours où il se montrait dissipé. Envoyé au collège, il percevait rapidement l'injustice et le favoritisme qui y régnaient au profit des enfants nés de parents riches, car, s'étant lié d'amitié avec un des meilleurs élèves, ils se passaient l'un à l'autre des copies de leurs exercices, thèmes ou versions, les jours de composition. Plusieurs fois son ami avait été premier avec le même thème que lui, mot pour mot, tandis qu'il n'obtenait que la quatrième ou la cinquième place.

“Il lui fallut ensuite aller au lycée. Il fut envoyé à Rennes à dix-huit lieues de sa maison. Sa mère l'avait installé dans la maison d'un vieillard. Douville, à l'âge de treize ans, s'y livrait à des jeux folâtres avec Élise, petite fille du même âge, nièce du bon vieillard. Pendant six mois ils n'eurent qu'un lit. Ce qui surprit fort sa mère lorsqu'elle vint le chercher au moment des vacances, car elle destinait le jeune Jean-Baptiste à l'état ecclésiastique.

“A la rentrée des classes suivante, il fut mis dans une pension de garçons où les plus âgés, chargés de surveiller les plus jeunes, les menaient dans des maisons de prostitution. Pris de remords, Jean-Baptiste se mit par la suite aux études avec ardeur et conviction. D'un des médiocres de sa classe, il devint, bientôt l'un des meilleurs. Trois prix remportés à la fin de l'année l'encourageaient tellement qu'il ne pensait plus qu'à la gloire. Arrivé en rhétorique, il prononçait plusieurs discours qui excitèrent la jalousie de ses compagnons. Les professeurs déclarèrent qu'il avait un organe qui le conduirait loin s'il embrassait le barreau ou la chaire. Mais ses parents voulaient en faire un prêtre, il suivit donc des cours de philosophie et de théologie et prit les premiers ordres (la tonsure) et retournait chez ses parents, fort content du nouvel habit qu'il avait à montrer et de l'importance qu'il lui donnait.

“Plus tard, il quittait le séminaire pour devenir, contre le gré de ses parents, professeur dans un collège. Jean-Baptiste dessinait passablement et avait étudié les arts d'agrément lorsqu'il était au collège. Il prenait alors un maître de danse, achetait quelques habits et se lançait dans le monde. Il allait dans les bals et en société. Il passait ainsi quelques mois agréables, mais les élèves le tourmentaient, il échafauda d'autres plans. Il alla rejoindre en Angleterre un de ses frères qui y avait une place

(2) Douville (IV), Archives de la Société de Géographie.

avantageuse. Il se brouillait bientôt avec lui pour des questions d'argent, devint professeur dans une institution, puis ouvrit une petite école.

“Il voulait voir le monde et allait dans les bals. Dans l'un d'eux, il dansa avec une jeune personne qui était délaissée parcequ'elle n'avait pas la beauté en partage. Il causa avec elle après la première contredanse. Sa tante qui l'avait conduit au bal était une dame fort intéressante et elle était accompagnée d'une autre dame fort âgée. Il était engagé dans une conversation avec cette dernière quand on annonça le souper. Il lui offrit la main pour descendre. Elle accepta. A table ils firent connaissance plus étendue. Il s'aperçut du désir que ces dames avaient de savoir qui il était. Il ne leur déguisa en rien, ni sa profession, ni son adresse. Elles parurent enchantées de sa franchise. Sa figure leur en avait imposé. La vieille dame désirait savoir comment il aimait l'Angleterre, pourquoi il y était venu, quels étaient ses parents, etc. Elle lui faisait bien des questions. Il s'apercevait qu'elle prenait intérêt à lui. Il ne lui cacha rien et lui avoua qu'il entraît dans le monde avec sa tête pour toute fortune. Lorsqu'elle fut informée de tout ce qu'elle désirait savoir, elle lui apprit où elle demeurait et l'invita à l'aller voir. Prié à déjeuner, elle le reçut avec distinction et cet espèce d'abandon que l'on ne laisse apercevoir qu'à celui que l'on estime. Elle apprit par sa conversation que s'il ne voyageait pas c'était son peu de fortune qui l'en empêchait. Elle lui laissait voir qu'il ne lui devenait pas indifférent. Elle le pria d'accepter un petit nécessaire de toilette d'homme en souvenir du jour où elle avait eu l'avantage de le connaître. Elle le pria de venir passer la soirée avec elle tous les jours qu'il voudrait lui consacrer. De retour chez lui, il ouvrit le joli petit présent et l'admira, le tout était d'argent. En ouvrant la boîte à savon, il fut fort surpris de trouver un billet de 500 livres sterling. Cette générosité lui apprenait à qui il avait affaire. Il manqua devenir fou de joie à la vue d'une somme aussi considérable et se promit bien d'aller la voir le soir même. Elle fut enchantée de le recevoir et saisit cette occasion pour lui raconter ses malheurs”.

Devons-nous voir en cette bienfaitante vieille dame anglaise, le riche parent qui le nomma son légataire universel.

D'autres sources⁽³⁾ indiquent que Douville aurait épousé une commerçante en chapeaux de paille qui serait morte en 1823.

Quelle que soit l'origine de la fortune de Jean-Baptiste Douville, sa vie nous est mieux connue à partir de 1826. Il s'embarquait le 6 août de cette année là sur le *Jules*, voilier en partance pour Buenos Ayres, non sans avoir été dévalisé d'une grande partie de son avoir à son passage à Rouen.

Au cours de la traversée, il faisait connaissance d'une demoiselle Anna-Athalie Pillault-Laboissière qui devait devenir son associée dans ses

(3) Stamm, p. 8.

affaires, puis sa femme à Buenos Ayres et à Rio de Janeiro, et périr des fièvres en Afrique.

Douville réussissait à provoquer à bord, par son attitude réservée et hautaine la haine et la "jalousie" des autres passagers et à s'attirer une affaire d'honneur avec un officier passager à bord avec promesses de soufflets et de crachats aux visages.

Douville débarquait à Buenos-Ayres le 12 novembre 1826, non sans difficultés et pertes d'argent causées par le blocus établi au Rio de la Plata par la flotte brésilienne.

À Buenos Ayres, Douville associé à Mademoiselle Laboissière gagnait quelque argent en important des marchandises, malgré la blocus du port, ce qui provoquait la "jalousie" de concurrents moins heureux. Il installait ensuite une imprimerie lithographique, puis une fabrique de filtres, enfin il ouvrait un établissement de prêts sur gages. Ses affaires prospéraient, mais les "jaloux" veillaient et il était arrêté le 5 juin 1827 et accusé d'avoir pu falsifier sur ses presses lithographiques des billets de un réal. Reconnu innocent, il était mis en liberté de 7 août, se mariait deux jours après le 9 août avec Mademoiselle Laboissière et quittait le pays le 12 pour arriver à Rio de Janeiro le 19 (4) .

De premières contradictions apparaissent ici avec le récit que fera Douville sur son voyage au Congo (5) où son arrivée à Rio de Janeiro est indiquée comme ayant eu lieu via Montevideo au début de 1827, à son arrivée d'Europe et il ne parle nulle part dans cet ouvrage de son séjour agité à Buenos Ayres. Il est vrai que ce livre était rédigé au moment où il désirait obtenir une distinction de la Société de Géographie de Paris et qu'il importait d'y apparaître sous le jour d'un géographe et naturaliste. Aucune allusion n'y était faite à ses activités de caractère commercial. L'accent y était mis sur ses préoccupations scientifiques et il y parlait de son intention d'aller visiter la presqu'île orientale de l'Inde, et ensuite de pénétrer en Chine, si c'était possible.

Il faut signaler que consacrer ses loisirs aux sciences naturelles était, au XIXème siècle, une occupation d'une extrême distinction à laquelle, même les princes des dynasties régnantes se glorifiaient de participer. C'est ainsi que le Brésil vit successivement défilé dans ce but Maximilien prince de Wied Neuwied (1817), Von Spix et Von Martius (1818), Francis Comte de Castelnau (1848), Le Prince-Duc Paul de Wurtemberg (1853) et Maximilien d'Autriche (1960), tous férus de sciences naturelles.

Arrivé à Rio de Janeiro (6), Douville louait une maison dans une des principales rues de la ville. Il fondait un établissement de commission et ventes publiques qui commençait à fonctionner huit jours après son arrivée. Quelques jours plus tard, Douville était arrêté et incarcéré

(4) Douville (III), p. 175.

(5) Douville (I), T. I, p. 2.

(6) Douville (III), p. 176.

à la suite d'une plainte injustifiée. Libéré onze jours plus tard, le 15 septembre, il continuait ses affaires quelques jours encore et décidait d'abandonner le commerce et de recommencer à voyager pour observer les pays étrangers. Les détails curieux que plusieurs négociants, qui avaient été au pays d'Angola, lui avaient donné sur les contrées d'Afrique au sud de l'équateur, avaient piqué sa curiosité et fait naître en lui le désir d'aller explorer ces contrées si peu connues. Ces informations lui avaient été confirmées par des nègres esclaves auxquels il avait eu l'occasion de parler au Brésil. Il avait donc abandonné ses projets d'aller en Chine. Il prenait à son service deux mulâtres, achetait des esclaves qui devaient lui servir d'interprètes et arrêtait son passage à bord d'un trois mâts brésilien.

Il avait eu, peu de jours avant de partir, une altercation avec un certain O'Brien au sujet d'une vente de lingot d'or. Pris à la gorge par lui, il lui donnait un soufflet, ce qui lui avait valu de nouveaux ennuis avec la justice.

Le 25 octobre enfin il quittait Rio de Janeiro pour l'Angola (7). Ici de fâcheuses contradictions surgissent entre les détails du récit (roman écrit plus tard Théodore Lacordaire) de Douville et certains documents tels que :

Le registre de départ des étrangers du port de Rio de Janeiro (8) qui indique en effet que Jean-Baptiste Douville, négociant français était parti pour Buenos Ayres (et non l'Angola) le 5 novembre 1827 (et non le 25 décembre 1827) ;

Un annonce du 8 décembre 1827 (9) dans l'*Echo d'Amérique du Sud* qui indiquait que "MM. Douville et Laboissière ont l'honneur de prévenir le public qu'ils se proposent de faire une vente à l'encan de dictionnaires de langue arabe, de bijoux et de quelques articles du Pérou";

Ce qui semble indiquer que Douville n'était pas encore parti pour l'Angola le 25 octobre comme il l'indiquait dans ses ouvrages (10). La confusion des faits et des dates deviendra plus complète encore par la suite.

Suivant sa version, Douville arrivait en Afrique à Saint Philippe du Benguela le 18 décembre 1827 et à Loanda, capitale du royaume d'Angola, le 1er janvier 1828. Il en repartait vers l'intérieur le 6 février pour entreprendre un voyage dans les régions du pays contrôlées par les Portugais, avec excursions vers les territoires environnants (11). Il était de retour le 1er janvier 1829 à Loanda et repartait bientôt pour un deuxième voyage plus audacieux, prenant Ambriz comme point de départ le 20 mars 1829. Il y était de retour le 12 mai 1830. Nous verrons plus loin

(7) Douville (I), T. I, p. 5.

(8) Registro Estrangeiros, p. 66.

(9) Renault, p. 70.

(10) Douville (I), T. I, p. 5 et Douville (III), p. 191.

(11) Stamm, p. 11.

que si le premier voyage reste vraisemblable, le deuxième présente un caractère beaucoup plus douteux. Il quittait Ambriz le 27 juin suivant pour arriver à Bahia le 29 juillet⁽¹²⁾. Très souffrant il ne descendait pas à terre et montait le lendemain à bord d'un navire allant à Rio de Janeiro. Douze jours après il entra dans ce port.

Un nouveau malentendu provoquait à Rio de Janeiro, la mise en prison de Douville pour quelques jours. Ce fut une véritable cure de repos pour le voyageur exténué⁽¹³⁾. "Le geôlier, qui me reconnut, me prodigua les attentions les plus délicates. Il me fit entrer dans la chambre la plus propre et la mieux meublée et il appela sa femme pour qu'elle eût bien soin de moi, parce que ma santé délabrée l'exigeait". Après cette période de calme et de détente, Douville continuait son voyage vers Buenos Ayres où il arrivait fin décembre. Il y séjournait jusqu'au 4 mars 1831⁽¹⁴⁾ et arrivait au Havre le 13 juin 1831 suivant un de ses ouvrages⁽¹⁵⁾ (un mois plus tôt suivant un autre⁽¹⁶⁾) et à Paris enfin le 20 suivant.

Jean-Baptiste Douville connut alors la gloire⁽¹⁷⁾. Il recevait le 30 mars 1832, la médaille d'or d'une valeur de mille francs de la Société de Géographie de Paris, destinée à récompenser la découverte la plus importante faite au cours de l'année 1830. "Son Voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique Equinoxiale était jugé plus extraordinaire que l'exploration des bouches du Niger par les frères Lander et que la découverte de l'Amérique Méridionale et de la Terre de Feu par le capitaine King". Ces deux voyages n'étaient mentionnés qu'honorablement.

Les résultats des explorations de Douville étaient en effet éblouissants. "Avant lui⁽¹⁸⁾ le Congo n'était connu que par les travaux incohérents des Portugais. Si le littoral était bien connu, les notions dans l'intérieur ne dépassaient pas les établissements de Las Pedras, d'Ambacca et São Salvador, c'est à dire du 13ème au 15ème degré de longitude est de Paris. Au nord, tout certitude cessait vers le 4ème parallèle sud. Ces limites, les relations, de Douville les portaient d'un bond au 2ème degré au nord de l'Équateur et à 25 degrés de longitude est. Il avait découvert des royaumes nombreux, presque tout le bassin du Congo (Zaire), cinq ou six fleuves plus importants comme parcours que le Rhin (Curzuila, Bankora, Riambiga etc.), un grand lac le Coufoua, noeud de cet immense système hydrographique. Les meilleurs précis de géographie prirent le livre et la carte de Douville pour base de leurs descriptions du centre de l'Afrique".

(12) Douville (I), T. III, p. 225.

(13) Douville (I), T. III, p. 197.

(14) Douville (III), p. 201.

(15) Douville (I), T. III, p. 226.

(16) Douville (III), p. 262.

(17) Stamm, p. 5.

(18) Lejean, T. XIV, col. 70.

Douville fut reçu à la cour par le roi Louis Philippe et la reine Amélie. Il fut élu secrétaire de la Société de Géographie pour l'année 1832. Il fut même admis à la Société de Géographie de Londres.

Bouillonnant d'initiatives il envoyait:

Un mémoire le 23 mai 1832⁽¹⁹⁾ au Ministre de la Marine et des Colonies sur les avantages qui résulteraient pour le commerce d'un établissement français sur la côte ouest de l'Afrique;

Un autre mémoire⁽²⁰⁾ au même Ministre le 16 juin sur la possibilité de former un établissement français sur la côte ouest de l'Afrique pour y coloniser les forçats;

Un rapport⁽²¹⁾ à S.M. Louis Philippe, roi des Français, au sujet d'un projet de voyage en Afrique pour lequel il offrait de payer personnellement le tiers des frais à exposer.

Il écrivait encore au Duc d'Orléans et enfin au Duc de Broglie, Ministre des Affaires étrangères.

Mais peu de temps après, le 19 août 1832, une revue anglaise, la *Foreign Quarterly Review*,⁽²²⁾ publiait un article non signé, accusant J. B. Douville d'imposture, niant d'une façon absolue la réalité de ses découvertes et faisant ressortir que les frais d'une telle expédition ne pouvaient avoir été supportés par un particulier, même doué d'une belle fortune.

Des extraits de ces accusations étaient publiés dans le journal *Le Temps*.

Douville répondait en octobre 1832 à ces attaques par une brochure de 16 pages intitulée, "Ma Défense, ou réponse à l'Anonyme Anglais du *Foreign Quarterly Review* sur le Voyage au Congo". Cette réfutation assez faible n'était pas très convainquante.

Une lettre anonyme fut alors envoyée à Mlle Autran, nièce et fiancée de Douville, lui faisant savoir qu'un article dans une revue allait prochainement révéler l'imposture du voyage au Congo et les démêlés de Douville avec la justice en Amérique du Sud. On lui conseillait de renoncer à ses projets de mariage. Mlle Autran effrayée par le scandale imminent se suicidait.

Le 1er novembre 1832, Jean-Théodore Lacordaire⁽²³⁾, naturaliste et voyageur lui aussi, publiait dans la *Revue des Deux Mondes* un violent article contre Douville montrant les erreurs et les invraisemblances du "roman" de ce voyageur qui "pénètre dans le Haut Congo avec une armée, livre des batailles, incendie des villages". Lacordaire affirmait que Douville n'avait jamais été en Afrique et ajoutait pour preuve, qu'à l'époque où le voyageur prétendait être dans le *Golungo Alto* (mars 1828), il l'avait vu, commerçant en Amérique du Sud.

(19) Douville (III), p. 366.

(20) Douville (III), p. 374.

(21) Douville (III), p. 347.

(22) *Foreign Quarterly Review*, n.º 19, pp. 163-206.

(23) Frère aîné du dominicain Henri Lacordaire.

Un autre auteur ⁽²⁴⁾ rapporte l'in vraisemblance de certaines anecdotes de Douville "sur les anthropophages où le rang suprême n'était reconnu qu'au chef capable de présenter un bonnet orné de deux cents dents d'ennemis tués à la guerre, sur le lac des morts couvert de bitume, sur une grande ville bâtie de briques cuites dans une île fluviale, sur le serpent dieu qu'il aurait tué et sur la troupe de lions et de panthères qu'il aurait repoussée".

Un autre de ses critiques ⁽²⁵⁾ lui reproche ses descriptions "d'un animal semblable à un épervier, muni d'une corne sur la tête et servant à crever les yeux des singes".

Mis en colère par ces attaques (peut-être justifiées en partie) et bouleversé par la mort de sa fiancée, Douville provoquait en duel pour le même jour et à la même heure Th. Lacordaire, auteur de l'article, et Buloz, éditeur et rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*.

Les rencontres marquées pour six heures du matin du 4 novembre n'eurent pas lieu. Seul Douville était présent à l'heure dite. Nouveau défi pour le lendemain à six heures et demi. Douville attendit vainement ses adversaires pendant une heure. Exaspéré par le refus de ses detracteurs à accepter le combat, Douville écrivait le 5 novembre une lettre véhémement à Th. Lacordaire: "Maintenant, scélérat, je vais m'attacher à toi comme un vautour à sa proie, et si après t'avoir craché au visage et souffleté en place publique, tout cela ne suffit pas pour éveiller en toi quelque sentiment d'honneur, tu sais le reste. . . Je te poursuivrai aussi longtemps que j'aurai un souffle de vie. Tu crains d'exposer tes jours sur un champ de bataille et tu ne crains pas dans l'ombre d'assassiner moralement un homme. Il fallait m'ôter la vie si tu voulais conserver la tienne, mais vouloir m'enlever l'honneur, c'est vouloir mourir toi-même. . .

"Misérable, obscure et dans l'oubli, manquant de ce qu'il faut à l'homme pour s'illustrer, tu as voulu faire ta réputation en cherchant à établir une polémique entre toi et moi, tu pensais que quelque parcelle de l'éclat que j'ai attaché à mon nom rejaillirait sur le tien. Cette polémique que tu sollicites dans ton écrit ne peut avoir lieu, mais tu sais maintenant ce qui résultera de ton infâmie".

Le 6 novembre Douville était convoqué au commissariat de police de son quartier où il était invité à ne pas se livrer à des voies de faits contre ses contradicteurs.

Nouvel article de Lacordaire dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 novembre où il précisait certains points de ses attaques, mais revenait sur quelques autres.

Douville pour se justifier publiait en 1833 un livre sous le titre un peu long de: "30 mois de ma vie, quinze mois avant et quinze mois après mon voyage au Congo, ou ma justification des infâmies débitées contre moi; suivie de détails nouveaux et curieux sur les moeurs et usages des

(24) Roncière, T. I, p. 258.

(25) Lejean, T. XIV, col. 70.

habitants du Brésil et de Buenos-Ayres, et d'une description de la colonie de Patagonia". Cette description destinée à allécher le lecteur consistait en quatre pages au sujet d'un peuple imaginaire "appelé Pampas dont la manière de faire la guerre contre Buenos-Ayres est à peu près la même que celle des Cosaques, mais ils sont plus adroits cavaliers" (26).

Douville expliquait dans ce nouvel ouvrage, pour quelles injustes raisons les polices du Buenos-Ayres et de Rio de Janeiro l'avaient si souvent arrêté et mis en prison. Ses mésaventures avaient été provoquées par la mauvaise foi de gens malhonnêtes et par la "jalousie" des commerçants moins avisés et moins entreprenants que lui.

On serait enclin à donner raison à Douville si de nombreuses contradictions n'apparaissaient dans ses propres écrits et si certaines preuves ne venaient opposer un démenti à une partie de ses affirmations.

C'est ainsi qu'en plus de la confusion qui existe au moment de son départ de Rio de Janeiro, le 25 octobre 1827 pour l'Angola suivant Douville et le 5 novembre pour Buenos-Ayres suivant le registre de départ des étrangers:

il y a la contradiction qui apparaît entre la présence de Douville rencontré en Amérique du Sud en mars 1828 et les témoignages donnés par des Portugais de sa présence en Angola dans le *Alto Golungo* à la même époque, avec production de lettres du Gouverneur de l'Angola la certifiant;

il y a l'indication donnée par Douville (27) de la mort de sa femme Anna le 10 juillet 1828 au matin à *Magna Condouri* au coeur de l'Angola, mais on trouve que trois mois après, le 7 octobre 1828, il partait pour l'Angola avec sa femme Anna, d'après le registre de départ des étrangers, Bien que ce jour là il était censé être veuf et en Angola (28) et il écrivait (29): "Pendant mon séjour dans la *banza* de *Hola Bambi*, ce *soba* ne cessa de me tourmenter. À la vérité, il se montra satisfait des étoffes que je lui donnai, mais pour le tafia ce fut autre chose: aussitôt qu'il avait bu ce que je lui avais versé, sa soif revenait de plus belle, et il voulait boire de nouveau";

il y a que, suivant Douville (30), un passeport lui avait été remis le 16 février 1829 à Loanda, lors de son départ de cette ville pour son second voyage dans l'intérieur de l'Afrique, lequel passeport lui avait été délivré sur le dépôt d'un passeport brésilien daté du 9 octobre 1827 avec lequel il était arrivé en Afrique le 15 décembre de cette année là. Mais dans un de ses livres (31) on peut constater qu'il fit ce deuxième voyage à l'insu de ce gouverneur de Loanda. "J'étais certain que non-seulement le Capitaine-général ne favoriserait pas, mais même certaine-

(26) Douville (III), p. 221.

(27) Douville (I), T. II, p. 37.

(28) Douville (I), T. III, p. 254.

(29) Douville (I), T. II, p. 208.

(30) Douville (III), p. 386.

(31) Douville (I), T. II, p. 268.

ment empêcherait toute tentative de ma part pour m'avancer une seconde fois dans l'intérieur du pays... J'observais avec plaisir son air de satisfaction quand je dis que celui qui avait le bonheur de revenir d'une entreprise aussi périlleuse, ne devait pas hasarder une seconde tentative du même genre... j'arrêtai mon passage à bord d'un négrier destiné pour Rio de Janeiro. On ignorait à Loanda que ce navire devait toucher à Ambrize", d'où devait partir cette seconde expédition vers l'intérieur de l'Afrique Equinoxiale;

il y a le registre de départ des étrangers qui indiquait le départ de Douville vers l'Angola en avril 1830, mais suivant Douville⁽³²⁾, il était le 2 avril à Hilala, le 18 à Muinga Abundo et le 26 à Bamba en Afrique.

il y a enfin, dernière contradiction entre le départ de Douville vers le Brésil le 27 juin 1832⁽³³⁾ n'arrivant à Rio de Janeiro que vers le 10 août, et la lettre qu'il écrivait de cette ville de Rio de Janeiro à la Société de Géographie de Paris⁽³⁴⁾ de 1^{er} juin 1832.

Malgré toutes ces inexactitudes il est incontestable que Douville ait pu aller en Angola et au Benguella, qui à l'époque étaient deux enclaves portugaises séparées par des territoires habités par des tribus guerrières, les Quissamas⁽³⁵⁾, encore rebelles à la domination portugaise et qui empêchaient toutes relations entre les deux enclaves par voie terrestre.

Douville n'a certainement pas réalisé des voyages d'exploration continus en grand style décrits par lui. Ce ne furent pas deux expéditions de longue haleine, mais sans doute des séjours assez courts entre plusieurs voyages Rio de Janeiro-Loanda et retour. Douville a pu parcourir les régions contrôlées par les Portugais et faire des séries d'excursions dans les pays encore insoumis avec les seuls personnes qui pouvaient s'y risquer à l'époque, les *pombeiros*, les marchands indigènes qui allaient chercher des esclaves dans les marchés intérieurs et les ramenaient vers la côte. Il est possible que Douville se soit intéressé à la traite des esclaves, encore légale jusque vers la fin de son séjour en Afrique.

Une convention anglo-brésilienne signée le 13 février 1826 et ratifiée le 13 mars 1827 mettait fin à la traite des esclaves légale par les négriers brésiliens trois ans plus tard, soit le 13 mars 1830, époque où Douville retournait au Brésil.

L'activité des dernières années de la traite légale était intense. L'abolition de ce commerce était une catastrophe pour les finances de l'Angola, 92 à 94 pour cent des recettes d'exportation provenaient de cette source⁽³⁶⁾.

Les renseignements publiés par Douville sur les régions encore inconnues de l'Afrique Équinoxiale pouvaient provenir des informations recueillies auprès des *pombeiros* ou par des enquêtes faites dans le mar-

(32) Douville (III), p. 253.

(33) Douville (I), T. III, p. 225.

(34) Stamm, p. 36.

(35) Rebelo, p. 13.

(36) Rebelo, p. 218.

chés d'esclaves où se trouvaient rassemblés des "pièces d'Inde" provenant de régions les plus éloignées.

Douville avait pu céder à la tentation de présenter comme étant des faits observés par lui, les informations de seconde main pêchés dans les récits plus ou moins dignes de foi d'Africains libres ou esclaves rencontrés au cours de ses déplacements. Il a pu se laisser inspirer quelques fois par les récits des voyageurs anciens. C'est ainsi que "certaines parties de sa relation offrent des ressemblances frappantes avec les récits des anciens missionnaires et particulièrement de Cavazzi (37)".

Beaucoup des découvertes les plus sensationnelles de Douville se sont révélées inexactes par la suite. Le lac Couffoua, noeud de l'immense système hydrographique dont parlait Douville, n'a jamais été retrouvé (38).

Malgré les polémiques et les critiques soulevées, par son voyage au Congo, Douville ne se décourageait pas. Il comptait reprendre ses expéditions en Afrique et inondait les ministres et les grands de ce monde de lettres et de suppliques au sujet de son prochain voyage.

Le 20 décembre 1832 (39) il écrivait au Ministre de la Marine qu'il avait réalisé le reste de sa fortune pour faire un nouveau voyage en Afrique et traverser cette partie du monde de l'ouest à l'est.

Si quelque navire de l'État destiné pour la mer du Sud pouvait le déposer à la côte de Benguela ou de Mozambique, ce serait un faveur d'autant plus grande pour lui, que sa fortune suffirait à peine pour l'entretien de la caravane et pour acquérir les présents qu'il lui serait nécessaire de faire aux souverains nègres. Il le pria aussi de mettre à sa disposition un certain nombre d'instruments de mesure destinés à relever sa position au cours de son expédition. Il se proposait d'envoyer au ministère de la Marine le résultat de ses travaux et se tenait aux ordres du ministre.

Sans réponse rapide à sa demande, il se proposait de s'embarquer pour l'Afrique vers le 20 janvier sur un navire portugais.

Douville écrivait le même jour (20 décembre) à Louis Philippe, roi des Français, qu'avant quinze jours il ne serait plus en France. Quelques amis des sciences avaient ajouté quelques milles francs à ses ressources pécuniaires pour la réussite de son entreprise.

"Sire, protecteur des sciences, exhortait-il, s'il daignait sacrifier quelque chose pour cette expédition, il l'accepterait avec reconnaissance, car il avait la certitude de s'il venait à manquer de présents pour les chefs nègres, ils ne manqueraient pas de punir de mort le tort qu'il aurait eu d'aller chez eux sans des ressources suffisantes pour les satisfaire. A Dieu plaise que dans trois ans il puisse apporter aux pieds de Sa Majesté le fruit de ses travaux. Si Sa Majesté daignait lui accorder une audience avant son départ, il serait infiniment flatté de l'honneur qu'elle lui fe-

(37) Lejean, T. XIV, col. 70.

(38) Stamm, p. 23.

(39) Douville (IV), Archives de la Société de Géographie.

rait, et il prendrait ses ordres si elle voulait bien lui commander de lui envoyer des plantes curieuses, des dépouilles d'animaux rares ou quelques riches échantillons de minéraux”.

Toujours le même jour, il écrivait dans le même sens à Monseigneur le Duc d'Orléans et à Monsieur Dallard (riche) naturaliste de Montbrisson.

Le 1^{er} janvier 1833, il écrivait à nouveau au Duc d'Orléans et au Ministre de la Guerre, pour obtenir des armes et des tentes pour son expédition.

Tous ces efforts restèrent vains.

Douville quittait finalement Paris pour Lisbonne le 10 mars 1833⁽⁴⁰⁾ avec le projet de retourner au Brésil où il espérait trouver un navire pour l'Angola ou la Mozambique. Il s'embarquait en effet le 3 juin 1833 à bord d'une Polacra génoise *Giuseppe*, commandée par J. B. Piaggio, non sans avoir eu une entrevue orageuse avec le consul du Brésil à Lisbonne, Mr. Vicente Ferreira da Silva. J. B. Douville refusait de remplir certaines formalités attestant qu'il était solvable, considérant que son bon renom le dispensait de cette formalité qu'il considérait attentatoire à sa dignité. Trois pages d'un manuscrit de notre voyageur sont consacrées à cet intéressant épisode.

Après une traversée rendue pénible par le régime alimentaire parcimonieux auquel notre héros fut astreint. Trente poulets avaient été embarqués, pour toutes provisions. Chaque jour l'un d'entre eux était sacrifié pour le déjeuner et servait à faire la soupe du soir destiné à trois personnes. Néanmoins Douville se déclarait satisfait, parce que de tout était assaisonné de manières polies et aimables. Le trente-et-unième jour, il fallut se contenter de biscuit et de fromage. Fort heureusement le lendemain 4 juillet 1833, le navire entra dans le port de Bahia.

Après une quarantaine de six jours, Douville débarquait enfin en ce lieu (11 juillet) avec ses bagages qui furent visités, écrivait-il, d'une manière si futile que si ils eussent été remplis de contrebande, on n'en eut rien vu. Il est vrai que le douanier avait eu soin de s'enquérir à l'avance sur son nom, ses qualités et profession. “Ce qui lui avait inspiré un peu de respect, tant il est vrai que l'homme qui s'occupe de sciences commande au vulgaire des égards dont il n'est pas maître de se défendre”.

Douville donne ses premières impressions de Bahia en déclarant que la ville vue de la rade présente à l'observateur un coup d'oeil charmant. Une partie de la ville est construite sur le haut et l'autre sur le bas de la colline. On remarque un grand nombre d'édifices qui disputent le terrain à la mer et contre le pied desquels les lames se brisent avec fureur. De nombreux clochers semblent annoncer que le peuple est fort religieux. Un théâtre qui s'élève au milieu de la haute ville et faisant face à la

(40) Ce manuscrit est classé en partie sous le n.º 3507 à la bibliothèque Sainte Geneviève à Paris et le reste aux Archives de la Société de Géographie de Paris.

mer annonce que l'on n'a pas oublié l'amusant et promet un séjour agréable, sous un climat heureux où l'on ne sent jamais les rigueurs de l'hiver, il lui semble qu'il va entrer dans un paradis terrestre.

“Après des pensées aussi agréables l'étranger est frappé d'une espèce de stupeur quand il débarque en quittant le quai de Cachoeira il se trouve au milieu d'une rue fort étroite, d'une saleté épouvantable. Je me vis presque obligé de reculer devant la foule de nègres qui se pressaient de tous les côtés, avec des fardeaux et criant de toute la force de leurs poumons pour marcher en cadence. Arrivé au marché de Santa Barbara je commençais à respirer, je me trouvais dans des rues étroites à la vérité mais ornées de jolis magasins. Mes idées devinrent alors plus favorables à la ville et je pris le parti de monter dans la haute ville. Là je fus tout à fait réconcilié avec Bahia. Un air plus frais, des rues plus larges, des maisons bien bâties, moins de tumulte et de nègres dans les rues, de jolies curieuses aux croisées ramènent à des idées plus agréables le curieux qui vient visiter les Amériques.

“Je me fis enseigner la maison du Consul Français. C'était Mr. Marescheau. Il me connaissait de nom par les bulletins de la Société de Géographie dont il était membre. Il me reçut avec beaucoup de distinction et me retint à déjeuner chez lui.”

Après une série de doctes et graves réflexions sur les étranges moeurs et coutumes des populations de la ville de Bahia, il se dirige à lui même quelques compliments: “Il paraît que le courage inspire partout une espèce d'admiration et que l'action de se dévouer au bien public mérite l'estime et la considération dans tous les lieux à l'on se trouve. Depuis mon arrivée ici, je suis fêté de tous les côtés. C'est à qui s'empressera de m'accueillir le plus amicalement possible. Cependant il est temps que cela cesse, mon temps se passe à recevoir et à faire des visites je vais tâcher de ne plus m'occuper que de mes observations.”

Douville fidèle à son idéal d'homme-qui-s'occupe-des-sciences avait aussitôt arrivé confié au Consul de France à Bahia un cocotier qui lui semblait particulièrement intéressant, avec prière de le faire parvenir au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris.

Renseignements pris, le Consul recevait la dépêche suivante: (41)

“Duc de Broglie à Marescheau, Paris le 12 janvier 1834. Monsieur, des renseignements ont été pris par Mr. le Ministre de l'Instruction Publique auprès de ces Messieurs les Professeurs Administrateurs du Muséum d'Histoire Naturelle sur l'intérêt que pourrait prendre cet établissement à posséder le cocotier d'espèce nouvelle trouvé à Bahia par le voyageur Douville. Leur réponse a décidé Mr. Guizot à ne point insister sur l'expédition de cette plante, et afin d'éviter un transport dont il résulterait pour le Jardin du Roi des frais qu'il convient de réserver pour

(41) Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris, Correspondance Consulaire, T. III, 1831-1840, f. 158.

l'envoi d'objets d'une utilité moins contestée, je vous prie, Monsieur, de ne point faire l'expédition que Mr. Douville avait confiée à vos soins".

Douville entreprenait alors un "Voyage chez les sauvages du Brésil, les Catachos, les Mougoyas, les Patachos, les Kerequimus, les Gadios et les Machacalis, fait pendant les années 1833, 1834 et 1835".

Le 27 mars 1835, Douville écrivait à la Société de Géographie de Paris pour leur rendre compte de ce voyage accompli "chez les indigènes sauvages" (42). "La teneur de cette lettre ne ménageait pas la susceptibilité des membres de la savante compagnie et eut certainement pour effet d'indisposer des hommes qui n'étaient peut-être pas enclins à défendre leur ancien collègue".

Douville offrait alors le 14 avril 1835 ses collections d'objets des règnes minéral, végétal et animal recueillis au cours de ses voyages à la Province de Bahia. Le Vice Président de cette Province, Manoel Antonio Galvão acceptait ce don avec gratitude et faisait enregistrer le 2 mai 1835 la résolution créant un "Gabinete Douville" à installer dans la salle d'un édifice public, et confié à la direction d'un homme de science, chargé de leur classement et leur exposition en des armoires et des vitrines adéquates. Ce fut le Dr. Eduardo Ferreira França, professeur de chimie à la Faculté de Médecine, qui fut nommé en 1836 à ce poste (43). Ce cabinet d'Histoire Naturelle existe encore au Lycée de l'Avenue Joana Angélica à Bahia.

La fin de Jean-Baptiste Douville était proche, elle fut tragique et laisse penser que ses activités n'étaient pas toutes désintéressées et tournées vers les sciences naturelles.

La dernière lettre connue de Douville écrite de São Félix, près de Cachoeira, est adressée à Mr. Dugrivelle, gérant du Consulat de France à Bahia et daté du 15 janvier 1837. Il y signale avoir laissé en cette ville de Bahia des malles et des colis chez deux personnes dont il donne les noms. Il les a chargées de les lui expédier à Rio de Janeiro lorsqu'il leur aura fait connaître son arrivée en cette ville. Il prie le Consulat de les faire réclamer en cas de mort de l'un d'entre eux pour éviter que les spécimens de minéraux contenus dans ces colis soient perdus.

Le 26 mai suivant, Douville était sauvagement assassiné sur le fleuve São Francisco à une lieue de Carinhanha. Un Français, Louis Achille Orbelin, habitant la région, envoyait les détails tragiques au Consulat de France à Bahia: "Douville était endormi dans un canot avec lequel il remontait le fleuve. Les voleurs coupèrent la corde de son embarcation et la laissèrent descendre le fleuve, et comme il était endormi, le mouvement de l'embarcation se fit peu sentir et ne le réveilla pas. Ils le suivirent jusqu'à ce que les cris qu'il pourrait pousser ne puissent être entendus de personne. Ils lui mirent un couteau dans la gorge et lui cre-

(42) Stamm, p. 9.

(43) Meneses, p. 112.

verent les yeux, prirent tout ce qu'il avait, ne laissant que 200 milreis en cuivre pour ne les avoir pas rencontrés dans une caisse de haricots" (44)

Un botaniste anglais Georges Gardner (45) passant trois ans plus tard dans la région de Vila de Monte Claros de Formigas explique les motifs qui auraient pu amener cette mort affreuse: "Du vicaire de Formigas j'obtins l'information suivante au sujet du malheureux imposteur Douville, l'auteur du prétendu voyage à l'intérieur de l'Afrique. En 1836, il visita Formigas et vécut quelque temps dans la maison du vicaire, se faisant passer comme M. Dr. Douville et gagnant beaucoup d'argent par la pratique de la médecine. Il trafiquait également en vente et achat de chevaux, bien qu'il disait être venu au Brésil envoyé par le roi de France, pour étudier les produits naturels et curiosités, et dresser une carte des régions de l'empire qu'il visitait au cours de son voyage. Il se vantait de ses voyages africains, exhibant de toutes parts une médaille d'or qu'il disait avoir reçu de la Société de Géographie de Paris à la suite de la publication de son ouvrage.

"Le vicaire et les autres personnes instruites de Formigas, le soupçonnaient de tromperie, disant que ce n'était pas le vrai Douville, dont on parlait comme ayant voyagé en Afrique, mais d'une autre personne qui aurait obtenu par fraude possession de ses papiers.

"Il demandait généralement des sommes exorbitantes à ceux qu'il servait en qualité de médecin, et ce fut par un incident provoqué de cette façon qu'il perdit la vie. Il fut appelé près du Rio São Francisco pour soigner un fazendeiro malade qu'il accepta de soigner moyennant la somme de deux cent milreis, soit approximativement vingt cinq livres sterling. Mais le patient étant mort, cela n'empêcha pas l'imposteur d'insister pour recevoir la somme convenue, que les héritiers, cédants à ces exigences, finirent par régler. Ils n'avaient cependant pas l'intention que cet argent lui reste dans les mains pour longtemps, car lorsque Douville s'embarqua pour descendre le Rio (São Francisco), ils envoyèrent à sa poursuite un "capanga" qui l'assassina de nuit, quand il dormait dans un canot, lui volant non seulement les deux cent milreis, mais tout le reste de ses possessions. Ainsi tomba-t-il, victime de ses grossières impostures."

Cette relation est rédigée en des termes qui reflètent les préjugés défavorables que les milieux scientifiques anglais et français conservaient contre Jean-Baptiste Douville, qui débutait son livre sur les trente mois de sa vie par les paroles désabusées suivantes (46): "Si le malheur était un titre à la calomnie, je ne devrais pas me plaindre de ce qui m'arrive, puisque plus que tout autre je puis m'appeler l'enfant de l'infortune."

Jean-Baptiste Douville restera donc pour nous une énigme; était-il un naturaliste calomnié ou un imposteur démasqué?... Mais sans doute tenait-il un peu des deux.

(44) Archives de la Société de Géographie de Paris.

(45) Gardner, p. 356.

(46) Douville (III), p. 18.

JEAN BAPTISTE DOUVILLE: NATURALISTA CALUNIADO OU IMPOSTOR DESMASCARADO?

Jean Baptiste Douville (1794-1837) levou uma vida aventureira e agitada que conturbou a crônica dos meios científicos da época. A geografia e as ciências naturais eram então passatempo e ocupações gloriosas da gente mais distinta e graduada.

Douville parece ter sido um hábil comerciante cujos negócios, muitas vezes florescentes, foram também muitas vezes menos brilhantes e lhe valeram temporadas na prisão, na Argentina e no Brasil. Suas relações com as sociedades eruditas passaram também pelas mesmas alternativas.

Jean Baptiste Douville conheceu a glória a 30 de julho de 1832, quando recebeu a medalha de ouro da Société de Géographie de Paris, destinada a recompensar a mais importante descoberta feita no decorrer do ano de 1830. Sua viagem ao Congo e à África Equinocial foi considerada mais extraordinária que a exploração das embocaduras do Niger pelos irmãos Lander e que a descoberta da América Meridional e da Terra do Fogo pelo Capitão King. Essas duas viagens só foram mencionadas a título de honra.

Mas tudo leva a crer que essas descobertas fascinantes foram apenas imaginárias e Douville foi acusado de impostura. Irritado com essas críticas, talvez justificadas, nosso viajante em vão provocou os seus adversários para duelo e finalmente voltou para a América do Sul. Veio à Bahia em 1833 e aí passou os últimos quatro anos de sua vida, em explorações entre os "indígenas selvagens", dos quais deixou uma relação que permanece inédita. Ofereceu à Bahia sua coleção de objetos dos reinos mineral, vegetal e animal recolhidos no decorrer das suas viagens no Interior baiano. Um Gabinete de História Natural que traz o seu nome ainda existe num ginásio oficial situado à Av. Joana Angélica em Salvador.

A 26 de maio de 1837, Jean Baptiste Douville foi selvagemmente assassinado em condições ainda misteriosas, no Rio S. Francisco, a uma légua de Carinhanha.

Este viajante controverso permanecerá para nós um enigma. Teria sido um naturalista caluniado ou um impostor desmascarado?

JEAN BAPTISTE DOUVILLE: A CALUMNIATED NATURALIST OR AN UNMASKED IMPOSTOR?

Jean Baptiste Douville (1794-1837) led a bold and adventurous life that defied the manners of the scientific centres of his age. Geography and the Natural Sciences were then pastime and glorious occupations of only the most distinguished and entitled people.

Douville seems to have been a clever merchant whose business was often bright but at times less so, which led him into prison both in Argentina and in Brazil. His connections with the Learned Societies underwent the same vicissitudes.

Douville knew glory the 30th July 1832 when he received the gold medal from the "Société de Géographie de Paris", designed to reward the discovery of the most important feat of the year 1830. His voyage to the Congo was considered more extraordinary than the exploration of the mouths of the Niger by the Brothers Lander and than the discovery of South America and the Land of Fire. Both travels were not mentioned but with honour. However, everything indicates that these amazing discoveries were imaginary and Douville was accused of being an impostor.

Annoyed with possibly merited criticisms, our traveller in vain attempted to provoke his opponents to a duel and finally returned to South America. He came to Bahia in 1833, where he spent the last four years of his life in explorations among the wild Indians, of which he left a record which remained unpublished. He offered to the City of Bahia his collection of objects of the mineral, vegetal and animal kingdoms, gathered during his travels through this state. There is a Natural History Room which bears his name at the Lyceum of Joana Angélica Avenue in Salvador.

On the 26th May 1837 Jean Baptiste Douville was barbarously murdered in mysterious conditions, on the São Francisco River, a mile from Carinhanha.

The controversial traveller will remain for us an enigma: was he a calumniated naturalist or an unmasked impostor?

BIBLIOGRAPHIE

ARCHIVES du Ministère des Affaires Étrangères à Paris.

ARCHIVES de la Société de Géographie de Paris, Paris, Bibliothèque Nationale de Paris.

DOUVILLE, Jean Baptiste. *Voyage au Congo, 1827-1830, et dans l'intérieur de L'Afrique Equinoxiale*. Paris, 1832. v. 3. (I)

----- . *Ma défense ou réponse à l'anonyme Anglais du Foreign Quarterly Review sur le Voyage du Congo*. Paris, 1832. (II)

----- . *Trente mois de ma vie, quinze mois avant et quinze mois après mon Voyage au Congo, ou justifications des infamies débitées contre moi*. Paris, 1833. (III)

----- . *Voyage chez les sauvages du Brésil, les Catachos, les Mougoyos, les Patachos, les Kerequimus, les Gadios et les Machacalis, fait pendant les années 1833, 1834 et 1835*. (Manuscrit en partie à la Bibliothèque Sainte Geneviève à Paris, n.º 3507 et en partie aux Archives de la Société de Géographie de Paris) . (IV)

FOREIGN, Quarterly Review. Londres, n.º 19, Août, 1832.

GARDNER, Georges. *Viagens no Brazil; 1836-1841*. Rio de Janeiro, 1942.

LEJEAN, G. Jean Baptiste Douville. *Nouvelle Biographie Générale*. Paris, 1855-1868.

MENESES, Francisco de FARIAS, Gelásio de Abreu. *Memória Histórica do Ensino Secundário Oficial na Bahia; 1837-1937*. Bahia, Imprensa Oficial, 1937.

- REBELO, Manuel dos Anjos da Silva. *Relações entre Angola e Brasil; 1808-1830*. Lisboa, 1970.
- REGISTRO de Estrangeiros, 1823-1830. Rio de Janeiro, Min. da Justiça e Negócios Interiores, Arquivo Nacional, 1961.
- RENAULT, Delso. *O Rio Antigo nos Anúncios dos Jornais*. Rio de Janeiro, 1969.
- REVUE des Deux Mondes. Paris, 1-15, novembre, 1832.
- RONCIÈRE, Charles de la. *Histoire de la découverte de la Terre*. Paris, 1938.
- STAMM, Anne. Jean Baptiste Douville: Voyage au Congo, 1827-1830. *Cahiers D'Etudes Africaines*. Paris, C.N.R.S. n.º 37, 1970.